

APRÈS LE RETOUR DES TALIBANS

# « L'ART AFGHAN N'A D'AVENIR QUE HORS DU PAYS »

La prise de Kaboul a déclenché une onde de choc dans la diaspora afghane en France. Et parmi les artistes. Au Théâtre du Soleil, dont les liens avec l'Afghanistan s'affirment depuis quinze ans, ces comédiens réfugiés savent que, pour leurs amis restés au pays, le danger est désormais mortel et que la seule issue est dans l'exil. Le monde culturel se mobilise déjà pour les aider à obtenir un visa, gage de leur survie.

« Je suis sous le choc », répète Baqir <sup>1</sup>, abasourdi. Ce comédien de la troupe du Théâtre du Soleil, dans le bois de Vincennes, ne parvient toujours pas à réaliser qu'il y a plusieurs jours déjà les talibans ont pris Kaboul, sa ville natale. « Les images d'actualités et les vidéos qui circulent sur les réseaux sociaux ont beau le montrer de façon irréfutable, je n'arrive pas à m'en convaincre. Bien sûr j'envisageais ce scénario, mais pas avant six ou sept mois ! » La situation le sidère tant qu'il peine à envisager quoi que ce soit pour les siens restés au pays, ses parents, ses frères et sœurs et leurs enfants. « Je les appelle toutes les heures pour avoir des nouvelles. Mais je ne vois pas du tout comment les faire sortir du pays ! »

Mettre leurs proches à l'abri, et vite, tel est le casse-tête des Afghans en exil. « Je me sens impuissant. Et profondément triste à l'idée que mes nièces soient désormais obligées de porter le tchadri, confie Fazal, lui aussi comédien de théâtre installé en France depuis dix ans. Tous vivent dans la peur, mais la pression est plus forte encore pour les femmes qui travaillent... et les artistes. » Qu'importe si les talibans affichent un visage plus avenant que par le passé, lorsque, entre 1996 et 2001, ils détenaient les clés du pays. Fazal ne se fait aucune illusion : « Ils n'ont pas changé. Ne martèlent-ils pas qu'ils entendent appliquer la charia et vivre comme il y a plus de mille ans ? C'est un cauchemar qui recommence. Quand j'étais enfant, ils nous interdisaient de jouer au ballon ou avec un cerf-volant. Alors monter une pièce, vous pensez bien ! C'en est tout simplement fini du théâtre, du cinéma et de la musique, l'art afghan n'a désormais d'avenir que hors du pays. »

Les chanteurs, danseurs et autres saltimbanques y sont-ils en danger de mort ? « Il est un peu tard pour poser cette question », s'emporte Wazhma Bahar. La comédienne (rôle-titre du film *Wajma, une fiancée afghane*) est en colère, elle tient à parler à visage découvert. « Ce n'est pas comme si les talibans nous avaient pris par surprise. Ils avancent leurs pionniers depuis longtemps déjà, mais l'Occident regarde ailleurs. Des explosions tuent des civils par centaines sans guère provo-

quer d'émoi, comme si aux yeux du monde il était devenu normal de mourir ainsi en Afghanistan. Pourquoi les médias n'ont-ils pas porté notre voix quand nous tirions la sonnette d'alarme ? Maintenant que chacun a saisi que cette catastrophe aura des répercussions mondiales, la tragédie afghane fait la une des journaux... »

Qu'il semble loin, le temps où un vent d'espoir et de liberté soufflait sur Kaboul. Ariane Mnouchkine en sait quelque chose, elle qui avec sa troupe du Théâtre du Soleil y débarqua un jour de 2005 pour donner un stage ouvert aux jeunes acteurs – ce sera l'amorce d'une longue relation avec ce pays, qui perdure encore. Chassés des grandes villes quatre ans plus tôt, les talibans vivaient dans les montagnes. « Un petit festival accueillait des troupes venues de tout le pays, composées de gens héroïques qui faisaient du théâtre avec rien. Les femmes, en particulier, étaient courageuses. Il leur fallait transgresser les coutumes, affronter l'intimidation latente, l'oncle, le cousin, le voisin qui suggère que, même si ce n'est pas obligatoire, elles feraient mieux de se couvrir et de rester dans l'ombre. Nempêche, c'est une période où nombre d'entre elles se sont affirmées, notamment en allant à l'université », se souvient-elle.

Un premier tournant a lieu autour de l'année 2008, « quand les attentats-suicides sont devenus à la mode, grimace Fazal. La peur s'est à nouveau immiscée dans nos vies, tout comme les talibans : ceux-là ne portaient pas le turban, mais nous ressentaient leur présence parmi nous. Et puis plus grand monde n'envisageait alors d'acheter un billet pour un spectacle, il fallait d'abord se nourrir ». Pour Baqir, Fazal et Wazhma, la situation se tend si fort qu'en 2010, et grâce au soutien d'Ariane Mnouchkine, qui se démène auprès de l'administration française, ils prennent le chemin de l'exil et s'installent à la Cartoucherie de Vincennes, le fief de la troupe du Théâtre du Soleil. L'attentat-suicide de 2014 dans l'auditorium de centre culturel français de Kaboul, pendant une représentation théâtrale, émousse un peu plus les ardeurs de ceux restés aux pays. « Ces dernières années, dit Fazal, le monde du théâtre ne proposait plus grand-chose. Maintenant que les talibans sont au pouvoir, la question de lancer un projet ne se pose même plus... »

Pas d'autre horizon, pour les artistes, qu'en dehors des frontières de l'Afghanistan ? « L'exil, ce n'est pas forcément la panacée pour les actrices et les acteurs », prévient Wazhma Bahar. Malgré le succès, en 2014, de *Wajma, une fiancée afghane*, la comédienne peine à décrocher des rôles. « Je



En avril 2015, à Kaboul, une pièce inspirée d'un fait divers réel évoquant le lynchage d'une femme par la foule.



*n'ai manifestement pas le physique ni l'accent qu'il faut. Je vis depuis dix ans en France, et malgré les amitiés nouées je m'y sens encore comme une étrangère. Mais bien évidemment, par les temps qui courent, ce n'est pas le sujet : l'exil demeure une chance inestimable.» Pour ne pas vivre caché. Et survivre, tant il plane désormais au-dessus des têtes un danger mortel. Cela, nombreux sont ceux, en France et ailleurs, qui l'ont compris. « Beaucoup d'institutions et de structures culturelles (des compagnies, des théâtres, des festivals, mais aussi des municipalités) se mobilisent, collectent des fonds, s'engagent auprès des autorités à accueillir des artistes en résidence afin d'obtenir des visas, le précieux sésame », assure Judith Depaule, directrice de l'Atelier des artistes en exil. Pour ceux coincés à Kaboul, c'est parfois la seule porte de sortie. « À condition de franchir les check-*

*points tenus par les talibans, de rallier l'aéroport et de réussir à monter dans un avion, ce qui n'est pas chose aisée. »*

*Depuis que les talibans hantent Kaboul, Fazal ne dort plus. « Je commence à haïr mon téléphone portable, il ne m'apporte que de mauvaises nouvelles. » De ses proches comme des amis artistes, qui se terrent. « J'espère du fond du cœur que ce régime ne sera pas reconnu par la communauté internationale. Celle-ci doit dire aux talibans qu'ils ne sont pas les bienvenus. Que s'ils tiennent les rênes du pouvoir, c'est uniquement parce que ce sont des sauvages, des brutes qui ne connaissent que le langage de la violence. Et que si peu d'Afghans leur font face, c'est par peur d'être brutalisés. Nous voulons seulement vivre en paix. » – Marc Belpois*

**1** Les prénoms ont été changés pour protéger les familles restées en Afghanistan.